

37 : Naissance d'une auto-organisation

Le courrier de Cassandre n°37 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 19.03.06 par les cafés-géo.

Géromine était veuve, strictement vêtue de noir depuis si longtemps qu'on croyait au village l'avoir toujours vue ainsi. Sa sœur également. Elles possédaient en indivision chacune une maison, en fait un empilement des murs d'une pièce sur trois niveaux, rythmé par quatre alignements de poutres supportant un plancher. L'ensemble posé sur cave, adossé à la pente, face au sud. Géromine, en outre, disposait d'une terrasse assez spacieuse, presque trente mètres carrés, il me semble, appuyée sur un rocher au sommet arasé. C'est là que nous prenions nos repas, huit fauves affamés discrètement amateurs de bouteilles de ce vin de Corse épais qui plombe les jambes plus qu'il ne fait tourner les têtes. Huit bavards aux voix fortes, chaque midi jusqu'aux abords de la sieste, chaque soir jusqu'à l'extinction de la lampe, dans la chambre du maire, à trente mètres sur la droite, au-dessus de la vallée. Nous étions là pour le Laboratoire d'ethnographie française du Musée des Arts et Traditions populaires, huit étudiants formant équipe, fermement décidés à percer tous les secrets du village d'Alisio (le nom a été changé, comme dit la presse aujourd'hui). C'était en 1956, la Corse était calme à l'époque, et déjà belle depuis longtemps. Équipe pluridisciplinaire comme on en faisait en ce temps-là : un linguiste, un sociologue, un géographe, un architecte, un historien, un démographe, une naturaliste, un cinéaste. « Tout » enregistrer, croiser les informations de la journée chaque soir, repartir à la pêche aux renseignements dès l'aube le lendemain. C'était le temps des vacances, au moment même où les belles se doraienent les côtes le long du golfe d'Ajaccio, à Calvi, Propriano et ailleurs. L'été corse... On a les étés grecs qu'on peut !

La consigne était : perturber le moins possible le village. Éviter l'enquête « participative » et bannir strictement la fraternisation avec la moitié féminine du lieu. Dans ces conditions, je ne laisserai personne dire qu'avoir vingt ans est le plus bel âge de la vie. Mais l'appétit de savoir et le goût de comprendre peuvent transcender les plus médiocres. Ce que fut l'enquête, cet été-là, n'a pas fait l'objet d'un livre. Toutes les notes, dessins, enregistrements (en particulier les chants *a padiella* - ou *a baghiella*, tout dépend de la prononciation locale - bien avant que les polyphonies ne deviennent célèbres) ont été remis au musée, et probablement égarés au cours de ses déménagements ultérieurs. Nous étions en apprentissage et, à l'époque, les apprentis se devaient d'être modestes. Les livres viendraient plus tard, au Maroc pour la plupart, où la majorité de l'équipe se transporta.

Le village vivait encore presque totalement fermé sur lui-même, surtout la génération des hommes et des femmes de quarante à soixante ans, la génération de Géromine. Les jeunes de trente ans commençaient à parler automobile, plusieurs d'entre eux étaient déjà des pensionnés de l'État en même temps que d'actifs agents électoraux dans le système bien connu des clientèles. La vie, pour ce dont je me souviens, était austère. Chacun chez soi, dans son champ ou son jardin. Chacun chez soi, mais tout le monde savait tout sur tous. Normal, quand la fontaine du village était surmontée d'un seul noisetier, prolifique, dont les fruits chaque année devaient être partagés entre vingt-et-un propriétaires indivis. Un seul nom patronymique pour les trois cinquièmes environ du village (je ne peux pas le donner, tout le monde saurait aujourd'hui encore de quel village il s'agit !). Pas d'étranger, sauf une famille, me dit-on, arrivée au village en 1402 (sic ! j'ai vérifié sur l'arbre généalogique). Pas facile, l'intégration...

Personne n'avait besoin de nous. On nous accueillit largement, néanmoins. Le maire nous affecta pour logement le presbytère désaffecté, à condition que nous le libérions le dimanche matin pour le curé itinérant. L'enquête était facile, les villageois loquaces quoique goguenards, les produits du terroir savoureux parce que fabriqués dans chaque maison. Nous n'eûmes jamais l'impression que le village nous observait. Il le faisait pourtant intensément. Nos allures, nos mots, nos motos, notre joyeuse ouverture annoncée sur le monde (Chine pour l'un, Suisse pour un autre, Maroc pour trois ou quatre, toutes nos études futures sanctionnées par des diplômes...), enfin ce qu'on pourrait appeler notre dynamisme et qui nous paraissait, à nous, la seule possible des manières d'être, évidente, à une époque où il ne nous serait pas venu à l'idée que l'un de nous puisse ne pas trouver de travail, tout cela n'échappait nullement aux intelligences aux aguets derrière les persiennes closes.

Il fallut se quitter, retourner en fac. À la Noël suivante, nous revînmes au village, pour avoir une image du cycle d'hiver. On tua force cochons, les veillées arrosées de distillations locales jointes aux charcuteries et à la polenta de farine de châtaigne nous virent revenir engraisés à Paris. Nous avons le sentiment d'avoir compris l'ordre éternel des champs, la longue durée braudélienne, les cycles de Labrousse. Au sortir de ce village corse vivant tranquille au milieu des montagnes, nous revenions à la Sorbonne plonger dans le bouillonnement né des conflits liés à l'indépendance tunisienne et marocaine, aux déclarations politiques de l'inénarrable Guy Mollet, à la coalition anglo-israélo-française de l'expédition tragi-comique de Suez.

C'est l'été suivant que l'auto-organisation nous a saisis à la gorge, mais nous ne savions pas encore qu'il fallait l'appeler ainsi. Géromine, forte de son expérience nourricière, avait transformé sa terrasse en bistrot le jour et restau le soir, avec l'aide de sa sœur, des cousines et des nièces. Elle y inventa le premier bal du 14 juillet jamais dansé dans la vallée, avec lampions tricolores, tourne-disques automatique et hauts-parleurs. Les deux caves réunies contenaient plus d'une récolte de vin et d'eau-de-vie. On alla désormais y fêter mariages et décès. Les jeunes trentenaires avaient monté une chorale polyphonique, qui se fit entendre timidement l'année suivante à Bastia. Ils nous firent l'honneur de leurs premiers essais. Plusieurs filles du village se retrouvèrent lycéennes au chef-lieu, les lycéennes étudiantes à Marseille et à Nice, vivant chez les enfants de parents émigrés depuis les années 1880. Des autos étaient garées au bord des chemins et dans les impasses. Le maire nous confia qu'il nous devait une fière chandelle. Quand nous lui dîmes que nous avions espéré que notre passage n'avait rien changé au village, il éclata d'un rire si énorme qu'il a dû rouler dans la vallée jusqu'à la mer.

Depuis cinquante ans maintenant, je ne suis jamais retourné à Alisio. J'en meurs pourtant d'envie. Aurais-je peur de refaire en quelques jours le chemin de ma vie ? De trouver un village complètement hors des deux temps que je lui ai connus ? Et pour quel troisième temps ? Pourtant, j'aimerais bien vérifier les avatars de la définition de l'auto-organisation : processus par lequel un ensemble d'éléments, interagissant les uns avec les autres, produisent une organisation qui tend à se maintenir sur une certaine durée, sans qu'il y ait eu volonté a priori de produire cette organisation.

Cassandre